

Dossier de candidature

Fiche de renseignements

Nom : Peyrard

Prénom : Marine

Date de naissance : 04/10/1991

Nationalité : Française

Adresse postale : 5 rue du bignon, 56430, Mauron

Adresse email : marine.peyrard.pro@gmail.com

Téléphone : 06 25 70 43 46

Email : marine.peyrard.pro@gmail.com

Site internet :

La création est-elle votre principale source de revenus ?

Oui ☐ Non ☒

Profession habituelle : Animatrice culturelle

Lieu de travail : en recherche d'emploi

N° de Sécurité Sociale : 291107511486063

Êtes-vous affilié à l'Agessa ? Si oui, votre n° d'affiliation :

A la Maison des Artistes ? Si oui, votre n° d'affiliation :

Êtes-vous dispensé de précompte Agessa ou MDA ? *Si oui, merci de joindre la copie de votre dispense de précompte aux pièces du dossier.*

Lors de la résidence, envisagez-vous de venir avec votre véhicule personnel ?

Oui ☒ Non ☐

Période de présence préférée :

Octobre à décembre 2024 ☒

Avril à juin 2025 ☒

1. Avec quel public scolaire (de l'école primaire au post-bac) aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ? Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

Étant animatrice culturelle, j'ai travaillé avec des publics de tout âge, pour faire des ateliers d'écriture, du contage ect.

J'aimerais tout particulièrement travailler à nouveau avec des CM et avec des lycéens. Ce sont des ages que je trouve particulièrement intéressants de part leur curiosité et la finesse de leur rapport au monde.

2. Avec quel public adulte aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ?
Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

Dans le cadre de mon activité d'animatrice culturelle, j'ai travaillé avec des publics adultes variés : détenus en maison d'arrêt, adultes en séjour vacances, séniors, festivaliers...

J'aimerais particulièrement retravailler avec des séniors car ce sont des gens qui ont énormément d'histoires à raconter.

3. Quel.le artiste souhaitez-vous inviter lors de votre carte blanche ? Quel type de format (lecture, rencontre, autre) imaginez-vous pour cette soirée ?

J'ai réalisé en 2021 avec un ensemble de zines poétiques avec l'illustratrice / tatoueuse Justine Gérald. Elle a réalisé avec une mise en page illustrée de mes poèmes. C'est avec plaisir que je ferai une carte blanche avec elle mêlant poésie, graphisme et illustration (par exemple lecture et dessin en direct au fur et à mesure).

Accepterez-vous, lors des rencontres liées à la résidence, que soient pris enregistrements audio, vidéo ou photos ?

Oui ☒ Non ☐

Bénéficiez-vous d'une autre bourse d'écriture ou d'une autre résidence dans l'année à venir, ou avez-vous bénéficié d'une bourse ou résidence dans l'année passée ?

Oui ☐ Non ☒

Si oui, quelles sont ou ont été les conditions d'accueil, le lieu d'accueil et la période ?

Pièces obligatoires à joindre

Pour faciliter la lecture, merci de rédiger vos documents en police Times New Roman, taille 12 et interligne 1,5.

- ☐ Une note de présentation du projet d'écriture (2 pages maximum)
- ☐ Une bibliographie (1 page maximum)
- ☐ Un exemplaire papier et PDF de votre dernière publication

Bibliographie

- « Viande à viol », recueil de poésie narratif et autobiographique, édition Frison-Roche Belles-Lettres, juin 2021.
- « La princesse sans reflet », conte poétique et féministe, illustré par Mirion Malle, édition Daronnes, à paraître en novembre 2023.

En auto-publication

« This artwork is about feminim », artwork regroupant 5 zines de poésie anglophone. La mise en page artistique des poèmes a été réalisé par Justine Gerald. Parution en décembre 2021.

Note de présentation de projet

“Tu étais ma nuit”

Résumé :

2006. Dans la cour d'un collège de campagne, deux adolescentes se rencontrent. Elles sont sauvages, inadaptées et elles ont chacune un secret. Lentement, elles vont s'attirer puis s'apprivoiser. Alors qu'une amitié naît, à la vie à la mort, les deux jeunes filles font un pacte : ce sera elles deux contre le reste du monde.

Mais que peuvent deux adolescentes contre le monde ?

Genèse :

En 2023, j'ai rédigé un recueil de poésie s'intitulant “La Sentinelle”. Ce livre, dans la lignée de mon travail passé, aborde un sujet de société sous un angle autobiographique : ainsi, nous y suivons le point de vue d'une narratrice qui vit et raconte les violences qui ont lieu au sein de sa famille.

Cependant, au cours de son adolescence, la narratrice rencontre une jeune fille. Celle-ci s'appelle Léa. Cette rencontre change leurs vies. Quand j'introduis cette histoire, j'écris

« Il faudrait, je pense, un livre entier
pour rendre justice à cette amitié
belle et tragique
dévorante et destructrice

pour cet amour si grand
qu'il n'a pas de nom

pour cet amour
qui nous a tenu debout
qui nous a donné une raison de vivre
quand nous voulions mourir »

Le projet que je vous soumets ici, « Tu étais ma nuit », raconte cette amitié sous forme d'un recueil auto-fictif en vers libres.

Sujets :

C'est une histoire ordinaire, car c'est celles de milliers d'adolescentes: une amitié passionnelle, presque amoureuse au temps du collège. Mais c'est aussi une histoire qui nous montrent les

épreuves que peuvent traverser des enfants et des adolescent.e.s, souvent seul.e.s : ainsi, mes adolescentes vivent chacune de leur côté de la maltraitance et/ou de l'inceste, du harcèlement scolaire...

Mais c'est également un récit où deux jeunes filles se trouvent et s'entraident, et je veux montrer la beauté de cette sororité, je veux montrer la beauté de l'intensité des amitiés d'adolescence et je veux le montrer dans un contexte où deux adolescentes ont toutes les raisons de détester la vie. C'est une histoire d'amour et de survie.

Intentions:

Je suis porteuse de l'idée que la poésie peut concerner chacun.e d'entre nous ; je veux ainsi montrer qu'il est possible de raconter des histoires via la poésie et que la poésie permet de donner corps et âme au récit.

Par ailleurs, j'ai à cœur d'aborder des sujets sensibles, souvent parce que je les ai croisés et parce que je sais qu'il est important de les faire exister dans une sphère publique. Dans « Tu étais ma nuit », j'aborde des sujets durs qui ont traversé ma vie à l'époque où j'ai vécu cette amitié : la violence intra-familiale, le harcèlement scolaire, l'inceste, le suicide, l'auto-mutilation, l'anorexie... Si j'ai vécu ces choses, d'autres les ont vécus également : ce sont des histoires qui deviennent un tissu social. Il est alors important de partager ces histoires, de les faire vivre, ici, sous un angle littéraire.

Forme et style :

Ce projet se situe dans la continuité de mon travail poétique : une écriture brute, parfois violente ; un regard autobiographique, une histoire sous un format de recueil poétique (avec un élément déclencheur, des péripéties, des adjuvants et des opposants, et un dénouement), et des sujets sociétaux forts (les violences sexuelles, l'inceste, les violences intra-familiales...).

Perspectives :

Je suis représentée par l'agente littéraire Julie Finidori. Celle-ci se chargera de démarcher les maisons d'éditions suite au travail produit lors de la résidence d'écriture et de négocier les droits d'auteur. Un travail avec la maison d'édition Daronnes, qui m'édite déjà et a émis le souhait de retravailler avec moi, pourra notamment être envisagé.

Viande à viol

*C'est pesant d'être celle
qui a des histoires de
sang
fêlures
dents
morsures
bleus
cassures
à raconter
quand on lui demande
« Ça va ? »
Alors je suis celle
qui n'a
que du silence
à partager.*





Éditions Frison-Roche Belles-lettres
5, rue de Charonne, 75011 Paris

Tous droits réservés pour tous pays.
Toute reproduction de ce livre, même partielle,
par tous procédés, y compris la photocopie, est interdite.

Directeur : Édouard Frison-Roche
Directrice littéraire et édition : Katia Kaloun
Conseil éditorial : Paola Grieco
Création graphique et mise en pages : Charlotte Thomas

© Frison-Roche Belles-lettres, juin 2021
Collection Or des lignes
ISBN : 978-2-49253-612-0

Marine Peyrard

Viande à viol

Or des lignes

« Viande à viol ! »

Mai 2010, une rue

« Qu'est-ce qui te donne le droit de ne pas
m'appartenir ? »

Avril 2014, un bus

« Tu sais bien que je ne te ferais jamais de mal. »
Septembre 2018, une chambre

*« It feels like sex can go from something you want to do,
to a punishment, really fucking quickly. »*

Charles Forsman

9 septembre

Et toi ? Comment était ton week-end ?

Vu à 20:24

Je ne sais pas. Étrange.

Vu à 20:34

Tu veux en parler ?

Vu à 20:36

J'étais à une soirée.

Chez un amoureux.

Vu à 20:38

Il était bizarre.

Vu à 20:39

Il m'a fait mal.

Vu à 20:40

Vous en avez reparlé ?

Vu à 20:40

Non.

Vu à 20:40

Je comprends.

Vu à 20:42

Je me demande si c'est moi.

Vu à 20:51

Pourquoi serait-ce toi ?

Vu à 20:51

Je ne sais pas.

Vu à 20:53

Je suis désolé.

Je ne sais pas quoi dire.

Vu à 20:53

Qu'est-ce que je peux faire ?

Vu à 20:55

Il n'y a rien à dire.

Ne t'inquiète pas.

Vu à 20:56

Est-ce que ça va aller ?

Vu à 20:57

Oui.

Je rendrai ça différent
la prochaine fois.

Vu à 21:00

11 octobre

Je pense
qu'il t'est arrivé
quelque chose
mais que tu n'es pas prête
à mettre des mots dessus
encore
Vu à 12:00

13 octobre

Et toi, ça ne va pas ?
Tu ne veux pas m'en parler ?
Vu à 18:24

Je respecte
mais je préfère savoir
Vu à 18:26

Ça va.
C'est pas grave.
Ça va passer.
Vu à 18:29

14 octobre

C'est pesant d'être celle
qui a des histoires de
sang
fêlures
dents
morsures
bleus
cassures
à raconter
quand on lui demande
« Ça va ? »

Alors je suis celle
qui n'a
que du silence
à partager.

1^{er} novembre

O.,

Je n'ai pas très bien vécu
la dernière nuit
avec toi.

Je n'ai pas envie
d'en discuter.
Je voudrais cesser de te parler
pour le moment.

Merci.

M.

Vu à 22:34

4 novembre

Pouvoir
se taire
encore
encore un peu.

Éviter
les mots
les gestes
les pas
les bras
les voix.

Répéter
qu'il ne s'est rien passé.
qu'il n'est rien arrivé.

Qu'il ne m'a rien fait.

Que je suis
encore
entière.

Que je suis
encore
ici.

Que je suis
encore.

5 novembre

L'illusion humaine
que je joue
chaque jour
méticuleusement
est si belle
que j'en oublierais presque
que je suis
en réalité

un monstre articulé,
qui marche
qui danse
qui respire.

Je ne sais pas
comment vivre
dans l'après

8 novembre

J'étale

je joue

je mélange

je repousse puis

je repose ma fourchette

Je n'ai plus faim depuis que tu m'as

12 novembre

Tu m'as laissée
avec
un corps
cassé
sur les bras.

Que voulais-tu
que j'en fasse ?

J'en veux
un nouveau
sans
formes
courbes
angles
odeurs
saveurs.

Un corps-fantôme
mince
transparent
intouchable.

Que je pourrais
faire disparaître
à travers un mur.

Dont je pourrais
couper
dissoudre
brûler
découdre
la peau.

Faire fondre
ma chair
mes hanches
mon ventre
mes seins
mes joues.

Effacer
chaque partie de moi
que tu as touchée.

Ma chair nécrosée.

16 novembre

Souffle serré
gorge coupée
dans un cabinet
bleu, blanc
à l'odeur de peau, de papier, de sanglots

où je dis :

Je crois que quelque chose a mal tourné

Ses yeux butent.
Ses mots trébuchent

Il faut qu'on en parle

Murmurant presque
sur le pas de la porte
en me serrant la main

*Je pense qu'il a honte
J'espère qu'il a honte*

23 novembre

Je marche
au hasard
des rues.

Les lumières
s'allongent
sur mon passage.

Je passe et repasse
sous ma fenêtre,
qui reste noire.

Je rentre,
à reculons,
rejoindre
l'ombre
l'ombre de moi

qui m'attend là-bas.

Vois-tu, personne ne sait
que tu nous as laissées
deux
la morte
et la vivante

La plupart du temps
je ne sais pas
laquelle je suis

La morte qui cogne contre
ma poitrine
mes tempes

La vivante qui regrette de se réveiller

Je cherche
à m'excuser
je répète chaque jour
à la morte

Pardon,
Pardon de l'avoir laissé t'approcher.
Pardon de l'avoir laissé t'abîmer.

Je voudrais
pleurer
pas sur mon sort,
mais sur le sien,
la serrer contre moi

Refermer mes bras
sur du vide.

Je cherche
comment me convaincre
que je suis
la vivante

Personne ne sait
que je porte le deuil
d'une défunte
dont j'habite le corps

Je marche sur ses pas,
porte son odeur

J'ai pris
ses papiers
ses habits
trop grands pour moi

Personne ne sait
qu'il y a eu
une mise à mort
cette nuit-là

Pas de tombe à fleurir
de cadavre à enterrer
Personne à pleurer

Je cherche la fille
d'avant le 8 septembre
comme une sœur
que j'aurais abandonnée
sur le bas-côté

Parfois je voudrais
poser mon front
contre le miroir
mes mains
à plat
pour toucher les siennes

Rester,
à attendre
cette autre
que j'ai éteinte
et qui me manque
à chaque instant
comme le ciel
comme le vent
comme le temps

Comme le temps est lent.

13 décembre

J'imagine
tes sanglots sur mon répondeur
comme une mauvaise chanson française.

J'entends
ta voix qui me supplie de revenir.

C'est curieux,
je ne t'ai pas supplié, moi.

Ta voix qui demande :

*Pourquoi ?
Qu'est-ce que j'ai fait ?
Dis-moi.
Explique-moi.*

J'ai été un peu lâche,
je l'avoue.
Je t'ai fui,
je n'ai pas voulu te dire,
t'expliquer.

Quel exercice extraordinaire,
t'expliquer.

Danser autour
d'un nid de guêpes
Étreindre
une lame de rasoir
Pleurer
des cristaux de sel

M'asseoir en face de toi
prendre tes mains dans les miennes
les serrer fort

Voilà

*tu n'aurais pas dû
quand je dormais
quand tu pouvais
quand tu buvais*

*On ne peut pas
On ne peut pas faire ça.*

Comment te dire que ta peau sur ma peau,
c'est du papier de verre,
que ta bouche m'a dévorée,
que tes mains m'ont avalée,
que tes reins m'ont cassée en deux, en dix,
en mille ?

Comment te dire
que je n'ai pas réussi
à te fuir ?

J'aurais dû, pourtant,
on m'a bien expliqué
qu'une bonne
victime est,
idéalement,
morte,
au minimum
couverte de bleus,
de plaies,
de marques,
si possible,
vierge,
jeune,
démaquillée,
bien habillée,
un col bien attaché,
serré autour du cou,
et,
vraiment,
pas nue
dans le lit d'un agresseur
qu'elle aimait.

Ça ne fait pas sérieux, tu comprends.

Personne n'a envie d'entendre
que les loups
sont dans la bergerie
depuis le début

Personne n'a envie de savoir
que j'avais avec toi
les plus beaux souvenirs du monde,
avant ça

Que je t'envoyais des cartes postales,
tu me faisais des crêpes,
ton chat me reconnaissait,
tu savais le nom de mes parents,
de mes amis,
de mon chien quand j'étais petite.

Je cornais mes livres
pour te lire plus tard
mes phrases préférées.

15 décembre

Je m'imagine
téléphoner à la police
voir la lumière bleue dans ma rue
entendre qu'il faut venir
« faire une déposition »

Comme si je pouvais déposer ce que tu m'as fait
le laisser derrière moi,
enfermé dans un sac en plastique,
repartir légère.

Comme si je pouvais
(j'aurais dû)
laisser derrière moi
les fragments tailladés
de mon cœur.

Pièce à conviction n°1
Le cri que je n'ai pas poussé

Pièce à conviction n°2
Mes gestes ignorés,
des mouches chassées
négligemment
d'un mouvement de poignet

Elle s'est laissé faire

Pièce à conviction n°3

Les minutes à essayer
d'écarter tes doigts,
comme des cheveux,
de mon visage

Pièce à conviction n°4

Ta main empoignant ma gorge
(pour étouffer ?)
(pour faire mal ?)
(pour effrayer ?)
(pour faire taire ?)

Pour jouer.

C'est un jeu, elle aimait ça.

Pièce à conviction n°5

Les morceaux manquants de ma mémoire

Pièce à conviction n°6

Tes dents enfoncées dans ma chair

Elle n'a pas dit « non »

Pièce à conviction n°7

Les tentatives
de me faufiler
d'entre ton corps

Pièce à conviction n°8

La respiration
bloquée
dans mes poumons

Elle a joui

Pièce à conviction n°9

Ton poids
tout entier
sur mes hanches

Pièce à conviction n°10

Mon sommeil.
Ma paralysie

Elle a participé

Pièce à conviction n°11

Ma façon
de gémir
comme quand j'étais
petite

Pièce à conviction n°12

Ma peau couverte de ton odeur

Elle est restée dormir, nue contre moi

L'agent de police,
l'âge de mon frère, de mon père, peut-être
me demandant de raconter
me demandant de préciser
me demandant de répéter

Vous vous connaissiez depuis quand ?

Répondre
qu'en réalité
je ne te connaissais pas du tout

*Estimez-vous avoir une responsabilité
dans ce qui s'est passé ?*

À chaque heure,
chaque minute,
chaque instant,
je me sens si coupable
que j'en suis mon propre bourreau
ma propre prison
que je pourrais mourir de regrets
de honte
si les émotions tuaient.

Quelle était la nature de vos rapports ?

Amoureuse
sensuelle
amicale
presque un membre de la famille.

Et
soudain
tortionnaire

Est-ce que vous en avez parlé ?

Est-ce que je lui ai offert
la possibilité
de transformer, en quelques mots,
des heures entières de cette nuit-là ?

D'échanger
mon histoire contre son mensonge ?

Non.

17 décembre

Après toi,
je n'ai pas réussi
à me laisser examiner

Je ne voulais pas
qu'un médecin
observe, photographie, mesure, compte, pèse, note,
les traces
que tu as laissées

Je savais qu'un médecin
ne pourrait pas faire taire
la part invisible
de toi
dans ma chair

Cherche des marques
n'en trouve pas
et me dise
que je ne fais pas beaucoup d'efforts,
quand même

Écrive sur un papier blanc
En-tête officiel
Aucune observation.
Rien à noter
Rien à voir, circulez, s'il vous plaît.

Qu'il me note comme
marchandise usagée
marchandise abîmée
peut encore servir
affaire d'occasion
vices cachés, sans doute.

Alors,
je ne saurai jamais
si quelques jours
semaines
durant,
des traces
bleues
noires
violettes
de tes ongles
de tes dents
de tes os
sont restées
sur moi
en écho
avant d'être
avalées
par le temps.

21 décembre

J'étais
Je suis
une source tarie

Je voulais
rire
sauter
courir
plonger
jouir
valser

Mais,
je n'ai plus aucune joie
en moi

Je vis dans un cimetière.
Je voulais être une danse,
je suis funéraire.

Chaque geste est lourd
un orage enserre
mes bras,
mon dos,
mon visage

Tu m'as faite incomplète.

5 janvier

Un dimanche soir,
à l'odeur de thé noir,
aux bras aimants,
autour de moi.

J'ai été frappée
par l'idée
que le monde ne serait plus
jamais
léger

Que j'avais toute une vie pour
étouffer
sous le chagrin

Pourtant
je ressentais
une reconnaissance
infinie
de t'être
survivante.

31 janvier

Tu me manques,
tu ne devrais pas
pourtant.

Tes boucles brunes
sur ma poitrine
me manquent

Ta façon de sourire,
à la dérobée,
me manque.

La passion dans tes gestes
quand tu me parles
de livres,
de danse,
d'Irlande

Le violon contre ta bibliothèque.
Tes dents qui mordillent mes lèvres.

La pierre que je t'ai offerte
autour de ton cou.

Le tatouage découvert par la chemise
que tu retires
en me regardant.

Le tissu vert et bleu de ton kilt,
le cuir de ta ceinture
que je défais

Tes yeux très clairs.

Ton visage s'endormant
dans le soleil
du petit matin

Les dimanches inanimés
à lire contre ta poitrine
une tasse de thé
entre mes cuisses

Ta main qui écarte mes cheveux
de mon visage.

Tes lèvres fines.

Tes doigts qui passent et repassent
le long de ma clavicule
comme une promesse

Mon visage dans le creux de ton cou
te respirant.

Ta voix grave et lente
comme un poème de Verlaine.

La manière dont tu me consolais
du monde.

La confiance
aveugle
que j'avais en toi.

L'amour.

5 février

J'ai vraiment du mal à me sentir concernée, ou
émue, ou révoltée en te lisant.

[...]

Tu en avais envie, à certains moments, qu'est-ce
qui, dans ton attitude, aurait dû faire comprendre à
ton violeur qu'il te violait cette nuit-là ?

Vu à 14:56

8 février

Je voudrais
obliger le monde
à ressentir
un fragment

de l'horreur
serrant ma gorge
quand je ferme les yeux
et que je te vois
toujours

de l'angoisse
posant ses griffes
contre ma poitrine
me réveillant
la nuit

de la tristesse
déposée comme un linceul
sur chaque chose
(la pluie, la nuit, la vie)
que j'aimais
avant

12 février

Autour de moi
il y a
encore
ceux qui savent
qui restent
qui m'aiment
quand même.

Il n'y a plus
ceux qui n'ont pas su
à qui je n'ai rien dit.

Je suis partie
pour les empêcher de fuir
en premier.

Quelques mois avant
le 8 septembre,
j'ai rencontré L.

Quelques jours après
le 8 septembre,
j'ai fui L.

Pour ne pas lui avouer que tu m'as
un 8 septembre.

Six mois après
toute cette douleur

L. est face à moi,
comme avant
sans savoir
que moi
je ne suis plus comme avant.

Collant, moite, à ma peau,
plane au-dessus de ma tête,
un ordre.

Une voix, chuchotante,
me disant
de prévenir
que je ne suis
plus tout à fait entière,
plus tout à fait mienne,
un ersatz d'humaine

Je ne peux pas parler.

Je ne peux pas me taire.

Mon mensonge garde
encore un peu
vivante
celle d'avant.

Qui suis-je, maintenant ?

Alors,
yeux fixés sur la fenêtre ouverte
(soleil d'hiver,
les vitres
étincellent
de lumière),
j'ai décidé
de me lancer.

L. me dit

Raconte depuis le début.

mais je ne sais même plus
comment tout a commencé.

Il y a des blancs,
des gouffres,
dans mon récit.

Parce que mon histoire
est d'abord silence.

Silence de la victime,
pour ne pas heurter les vivants.

Silence du bourreau,
camouflant son méfait à l'aube.

Silence des témoins,
détournant les yeux,
regardant leurs ongles,
parlant du temps qu'il fait,
du temps qui passe.

Les mots de L. sont prononcés
avec tant de précaution
qu'on croirait des bombes
qui pourraient m'exploser
au visage.

*Je ne sais pas comment faire
pour t'éviter d'être seule.*

Avec une étrange,
touchante pudeur,
il contourne le mot
viol.

Viol

nom masculin

- Rapport sexuel imposé à une personne sans son consentement.
- *Littéraire*. Action de violer quelque chose : viol d'un secret professionnel.

Synonymes

- Transgression ; manquement ; trahison.

Homonyme

- Viole, *nom féminin*.

Citation

« Ne commencez jamais le mariage par un viol. »

Physiologie du mariage, Honoré de Balzac

(« *Ne le finissez pas non plus* », *aurait-il pu ajouter.*)

Larousse, 2019.

Parfois une insulte,
parfois une menace,
toujours,
une épée de Damoclès.

Mais,
dans sa bouche,
une tentative,
tendue comme une voile,
de me protéger
de la violence
du monde.

Comme si la violence du monde n'était pas déjà
gravée
dans ma peau.

Comme si je n'en connaissais pas
par cœur
les goûts
les nuances
les couleurs

Elle est si imprégnée en moi
que je n'arrive plus à distinguer

le moment où elle commence
où je finis

où
elle finit
et je commence

J'aurais pu lui parler des heures,
mais,
l'angoisse a cogné
contre ma poitrine,
m'a laissée suffocante,
mots hors de ma portée,
m'empêchant de cracher
ma solitude
(le monde qui continue sans moi)
le vide à l'intérieur de mon ventre
(je ne cesse de chuter)
l'écho hurlant
de ma mémoire,
l'envie de frotter ma peau
à la paille de fer
aux barbelés
à la javel

13 février

Merci de m'avoir raconté ça

Vu à 23:36

Merci de m'avoir écoutée

Vu à 23:37

15 février

Parfois, quand je ne dors pas,
je t'adresse des sarcasmes

*Tu pouvais pas finir le travail ?
T'étais obligé de m'abandonner,
éventrée,
derrière toi ?
Tu pouvais pas m'achever ?
Tu pouvais pas me terminer,
me péter les os, me planter au couteau ?*

*Non, bien sûr, c'était plus drôle
de me laisser pour morte(-vivante) :
pas de corps,
pas de traces,
le sale boulot attendra,
tes mains restent propres*

La morte est vivante et tout va bien

*On voit que ce n'est pas toi
qui nettoie après ton passage*

18 février

Dans un article
sur le *dark tourism*
(le voyage sur la peine, la mort,
l'attrait pour la souffrance et le souvenir)
le chroniqueur commente

*Comment peut-on tomber amoureux
d'un lieu synonyme d'autant de douleur ?*

Comment quelqu'un·e
tombera-t-il·elle
amoureux·se
de moi ?

19 février

M.,

*Tu me fais silence
depuis plusieurs mois,
déjà.*

*Je l'avoue,
c'est très dur,
douloureux,
pour moi*

*Tu as exigé
que nous cessions
de nous parler.*

*Je n'ai pas insisté
(sur le moment)*

*J'ai supposé
que tu reviendrais
avec des réponses
(et moi j'essayerais de comprendre
si j'avais fait une erreur
si je t'avais donné une raison
de me fuir)*

*Maintenant,
je veux savoir :
vas-tu revenir
tôt ou tard,
ou est-ce que je perds du temps
à t'attendre
en vain ?*

*Vas-tu m'effacer
purement et simplement
de ta vie ?*

*Je ne veux pas te mettre de pression
j'ai besoin de savoir où nous en sommes
(Y a-t-il encore un « nous » qui tienne ?)*

*J'espère sincèrement,
et peu importe ton choix,
que tu es heureuse*

O.

Des mois plus tard,
en rassemblant mes notes
pour écrire ce recueil,
j'ai toujours envie
de hurler de RAGE
cogner contre les MURS
recouvrir mes mains de SANG
en te lisant.

Les derniers mots que j'ai eus
de toi.

20 février

*Tu sais,
tu n'es pas obligée
de commencer un deuil
aussitôt après les coups.*

J'ai répété
des heures durant
T'as pas pu faire ça

Déni

J'ai eu envie de casser
chacun des os
que tu as touchés

Colère

Si j'oublie tout
est-ce qu'on pourra
recommencer
comme avant ?

Négociation

Dormir le jour
Garder les yeux ouverts la nuit

Dépression

Acceptation

Je fais tout
dans le désordre
comme si ma peine
était un disque rayé

Déni, dépression, acceptation
Acceptation, colère, dépression
Négociation, déni
Douleur, colère, douleur, colère
Colère, colère, colère.

*Tu as aussi le droit de parler
de douceur
pendant un deuil.*

22 février

Quand je croise
un miroir,
je m'étonne
de m'y refléter.

J'oublie
que le vide
à l'intérieur de moi
ne m'a pas encore
engloutie

J'attends
les deux mains posées
sagement
sur mes genoux

l'instant
où
je partirai
en
poussière

Et je serai libre
enfin

Je serai libre de toi

25 février

J'ai l'habitude
de t'entendre
dans chaque murmure
du monde.

J'ai si souvent ta voix
dans mes pensées
que je devrais te demander un loyer.

Mais aujourd'hui,
j'ai entendu ton nom
à voix haute.
J'en ai sursauté,
j'avais presque oublié
que tu existais toujours
dans la réalité.

Au milieu d'un bar,
on m'a posé une question
sur toi

Au fait, tu vois toujours O. ?

Mon cœur
se brouille
ma peau
brûle
mes yeux
tangent

ma mâchoire
se serre
mes dents
grincent
font un bruit de souris.

Je souris.
Je prends la fuite.

Je ne te fuirai jamais assez
loin.

28 février

J'ai envie, je crois, de voir
de toucher
de découvrir
encore
d'autres que toi

Mais je ne peux pas
je ne peux pas

Alors j'observe
les autres
bouillonner

Je me souviens
avoir aimé vivre
il y a longtemps

Parfois, je crois
que je pleure autant
la perte de ma joie
que la perte de moi.

1^{er} mars

Quand on me parle de sexe
je vois
les coups de couteau d'Hitchcock
dans *Psychose*.

2 mars

Ton amoureuse, B.,
(qui était mon amante, il y a longtemps)
(à toi qui as été aussi mon amoureux, avant)

(Oui,
on ressemble à un puzzle,
c'est pas facile à suivre)

B. me propose de sortir
de voir dehors
la nuit, le bruit

Elle parle
des livres,
des tic-tac de l'horloge,
de sa ville,
des bars,
des concerts,
de la vie
qui ne me concerne plus,
pourtant.

Elle parle
de sa voix claire
qui voudrait absorber
toute ma peine

En l'écoutant,
je repense,
presque par accident,
par inadvertance,
à la chaleur de sa peau
à la lumière sur son corps
le matin,
à la douceur
de sa voix,
à sa façon timide
d'embrasser,
à son goût
d'été
d'océan

aux nuits heureuses
d'une autre époque

C'est étrange comme
les souvenirs font mal,
soudain.

Elle dit

*J'ai appris pour toi et O.
On n'est pas obligées d'en parler
si tu ne veux pas*

J'entends

Je ne veux pas savoir.

Ne me dis rien.

Je ne veux pas savoir.

Mais on ne peut pas
oublier
que tu m'as
un 8 septembre.

Danser
au-dessus
du vide
parler
en ignorant
ton absence béante
s'aimer
en jouant
à faire semblant

Je voudrais lui murmurer
Je t'aime
mais tu ne peux pas être
des deux côtés
à la fois.

12 mars

Il reste des morceaux de moi
chez toi

Mes empreintes
sur la boîte d'Earl Grey
si souvent touchée
que je l'ai polie
de mes doigts

Mon écriture
sur des cartes postales
accrochées à tes murs
comme des morceaux de mon cœur
pendus au soleil

Ma voix
dans ton téléphone sans importance
*Je suis là dans vingt minutes,
est-ce que je ramène quelque chose ?*

Mes cheveux roux
sous ton lit,
tes étagères

La forme de mon corps
sur ton matelas.

Des taches de mon sang
mal effacées
sur tes draps

Jamais de l'eau chaude
sur du sang,
ça reste pour toujours
après

C'est drôle comme le sang des filles fait peur.

15 mars

Voilà,
j'ai essayé de tout remettre
dans le bon sens.

Le jour où tu m'as
Le soir où tu m'as

C'était un 8 septembre,
de ça, je suis sûre.
Lumières de fin d'été.

Les quelques heures
avant
ont une forme
étrange
d'images figées,
de photographies.

Je me souviens
du goût de la Guinness,
de la tarte aux légumes,
de Bowie

du sourire de M.,
du bola tintant
sur son ventre arrondi,
du tatouage de soucoupes volantes
d'une de tes amies.

Après,
je ne me souviens
que de blanc

Et aussi, je crois,
de mon corps
coupé à la hache

De m'être endormie
près de toi,
sans savoir où aller,
épuisée,
sonnée

De m'être répété
Dors
Dors
Dors
Ne te réveille pas.
Ne te réveille plus.

D'avoir été un morceau de viande
que tu déchires
à pleines dents

De ton silence
qui me suffoque,
me crève les yeux

De tes mains qui ne s'arrêtent pas.

16 mars

Pleurer d'épuisement

18 mars

Finalement,
tu te retrouves
dans une situation
où tu penses
que c'est normal,
que tu dois supporter ça
toute seule

J'ai honte d'être un homme
en t'écoutant parler
de leurs excès
si violents
et si réguliers

Je voudrais parler
ton langage
mais je ne peux pas savoir
ta perte
Vu à 20:40

19 mars

Je t'ai écrit une lettre,
j'ai noté
ce que tu m'as fait
chaque geste
chaque souffle
chaque son.

Tu es fort, tu sais.

Tu me fais gardienne
de ton secret.
Tu me fais victime
et coupable
(double peine)

Tu m'obliges à me répéter
Ce n'est pas si grave
Il ne se rendait pas compte
C'est un peu ma faute, aussi

À me le répéter en boucle
pour ne pas faire face
à la vérité crue
et si laide

Tu m'obliges à me taire.
Qui me croira ?

Je n'y crois pas moi-même.

Tu me fais silence
Tu me fais ta protectrice
Tienne encore
en me taisant

Tant que je ne dis pas que tu m'as
ça n'existe pas

Les coupables se taisent
pour ne pas payer
et les victimes payent
le silence des coupables.

Je ne peux plus
vivre dans le creux d'une histoire
invisible
au yeux du monde.

Un jour,
je vais disparaître,
être avalée
toute crue, tout entière
par l'histoire
qui n'existe pas

Je te rends ta culpabilité
(qui n'aurait jamais dû m'appartenir).

20 mars

Les mains de D.
font trembler son verre
pendant que je parle.

Tu connais D. de vue,
on sort dans les mêmes endroits,
toi et moi.

D. a des cheveux roux bouclés.
Il aime la confiture de mûres,
les statistiques
et les histoires.

Je l'ai rencontré
juste avant le 8 septembre

Si tu n'avais pas été là
si tu n'avais pas détruit en moi
les images
de désir
d'envie
de chaleur

je serais tombée amoureuse de lui
c'est certain

Mais voilà,
depuis le 8 septembre
je ne peux plus toucher
sans brûler

Alors D. est toujours mon ami

Il m'écoute lire
ce que tu as fait

Yeux grands ouverts,
mains crispées
qui tressaillent.

23 mars

J'ai pleuré en la lisant.

Vu à 23:08

J'ai pleuré en l'écrivant.

Vu à 23:09

2 avril

O.,
Tu m'as écrit,
il y a quelques semaines.

Tu voulais des réponses,
une défense,
à mon absence.

Tu m'accusais
de te laisser
« attendre en vain »

Dans l'espace en creux
que j'occupais
chez toi
avant

As-tu seulement essayé
de comprendre
les traces, les bleus, les bosses
de mes silences ?

Vois-tu,
je ne t'ai pas fui
pour te faire mal
je t'ai fui
pour ne pas me faire mal.

Pour te survivre.

Je viens maintenant
non pour ton bien-être,
mais parce que je ne veux plus
porter seule
cette nuit-là.

Quand tu m'auras lue,
quand tu sauras,
je pense que tu regretteras
ton innocence.

Tu verras,
c'est dur à porter
les cris, les coups, les corps
cassés, cadénassés.

Cette nuit-là,
ce 8 septembre,
il y avait une soirée
chez toi.
Je me suis endormie
avant tout le monde,
dans ta chambre,
dans ton lit,
comme d'habitude,
comme avant

Mais, toi,
tu n'étais pas
comme d'habitude
comme avant

Tu es entré.

Dans un semi-sommeil,
je t'ai senti
bondir,
littéralement,
sur le lit.

Tu t'es allongé sur moi
tu as coincé mon corps
entre tes jambes
tu m'as empêchée
de bouger
puis,
tu m'as
touchée, embrassée, caressée, empoignée, saisie,
immobilisée.

Tu étais
sec, net, rude,
vif, fort, brut.

Je n'arrivais pas
à me réveiller
je me disais

que mon corps était lourd
et que tu étais
plus lourd encore.

Je ne comprenais pas
ce que tu faisais
je ne comprenais pas
pourquoi tu continuais

Tu devais voir que je n'étais pas
présente
pas dans mon état normal,
apathique.

Je ne pouvais pas dire
Oui
Je ne pouvais pas dire
Non

J'étais engourdie, choquée, abasourdie.

La nuit s'est embrouillée,
mes souvenirs sont des flashs
hachés de noir

Tu me faisais mal.
Tu mordais la chair
de mon cou.
Tu m'as empoignée

par la gorge
les hanches
les épaules.

J'ai essayé de te
repousser
stopper
arrêter
écarter
ralentir
adoucir.

Je me sentais
captive de mon corps
et prisonnière du tien
mais aussi
froidement détachée.
Ici et ailleurs.
Morcelée.

Je ne t'ai pas dit
Non
Stop
Arrête

J'avais la voix coupée
l'esprit figé.
J'étais perdue,
abandonnée.

Tout mon corps
te le disait déjà
mes mots auraient été
si dérisoires
face à toi.

J'ai sombré.

J'ai même essayé
de te faire plaisir
pour que tu me laisses
m'enfuir
enfin :
en vain.

C'était long.
C'était sans fin.

Enfin, j'ai réussi
à me dégager
de toi.

J'ai roulé le plus loin possible,
je me suis recroquevillée,
je ne pouvais plus respirer,
j'étouffais,
je tremblais,
je claquais des dents.

Mais j'étais soulagée,
je me disais
Ça va enfin
s'arrêter.

Non.

Tu m'as dit
(je ne l'oublierai jamais)

Tu sais bien que je ne te ferais jamais de mal.

Tu as attendu
que je me calme,
que je m'immobilise.

Tu es revenu
sur moi,
tu as recommencé
sans un regard
sans une question
sans une hésitation.

Soudain,
j'ai eu un orgasme.
Mécaniquement.
Comme si je vomissais.
Comme une chose de plus

que tu m'arrachais.
J'ai dormi
dans ton lit
à côté de toi.

Je ne comprenais pas
ce qui avait eu lieu.

Je ne comprenais pas
ce que tu m'avais fait.

Je voulais juste dormir.

Je crois que tu as recommencé
le lendemain matin.

Je ne m'en souviens pas.
Je ne sais pas
si j'étais d'accord.
Je ne sais pas
si j'ai essayé de t'échapper,
de glisser
d'entre tes mains.
Je ne sais pas
ce qu'il s'y est passé.

Ça m'échappe,
je n'ai pas d'images,
de sons,

pas la lumière du matin,
que j'aimais tant,
avant.

Je sais juste que ça a eu lieu,
que tu commandais,
que c'était anodin, anecdotique, sans importance.

Je me suis dit
C'est le matin,
je vais pouvoir partir.

J'ai tourné
un peu
dans votre appartement.
J'avais la sensation,
qu'à l'instant où je partirais,
où je passerais ta porte,
je finirais d'arracher
la partie de moi
que tu m'avais prise
cette nuit-là.
Que je laisserais
derrière moi
des morceaux sanguinolents,
de peau,
de nerfs,
de chair,
de la fille que j'étais,

la fille d'avant.
Alors
je me suis lavée.
J'ai bu un thé.
J'ai discuté avec tes amis.
Je t'ai,
certainement,
embrassé
avant de partir,
dit *au revoir*, à *bientôt* ?

J'ai passé tant d'heures,
ces derniers mois,
à me demander
ce que j'avais raté,
où je m'étais plantée.

Est-ce que c'était ma faute ?
Qu'est-ce que j'aurais dû faire autrement ?

Mais pourtant,
avant, tu comprenais
mes gestes d'envie,
mes gestes de refus.

Tu le savais pourtant,
on ne touche pas une fille qui dort.
Elle doit être fatiguée,

laisse-la dormir.

On ne prend pas une fille par la gorge
elle a peut-être besoin de son souffle
pour dire *oui, non, stop, arrête*.

On ne touche pas une fille
qui s'échappe
qui tremble
qui suffoque

Laisse-la partir.
Va lui chercher une couverture
un thé.

Peut-être qu'elle a froid,
peur,
mal.

Appelle le 15
si ça ne passe pas
mais ne la touche pas.

Peut-être qu'elle a peur de toi,
peut-être que c'est pour ça qu'elle tremble.

Je ne crois plus être fautive.
Je pense que tu l'es.

Code pénal, article 222-23 :

*« Tout acte de pénétration sexuelle,
de quelque nature qu'il soit,
commis sur la personne d'autrui
par violence, contrainte, menace ou surprise
est
un
viol. »*

C'est ce qui s'est passé.
Je pense que tu m'as violée.

C'est un exercice extraordinaire
de t'expliquer
ce qui s'est passé,
à toi,
qui étais présent,
à toi,
qui as agi.

Comme si c'était
toi
qui avais subi.

Comme si c'était toi,
la victime,
qu'il fallait soutenir, consoler, aider.

Il est non moins extraordinaire
d'essayer d'imbriquer
les souvenirs que j'ai avec toi :
ceux d'avant
(heureux, lumineux)
ceux du 8 septembre
(mortuaires).

Accepter ce qui s'est passé,
venant de toi,
ça n'a aucun sens.

J'ai eu beau chercher,
je ne t'ai trouvé aucune excuse,
uniquement un facteur aggravant :
tu connaissais mon passé,
tu l'as utilisé
pour me désarmer.

Comment toi,
entre tous,
avec qui j'avais tant de souvenirs
d'amour,
de désir,
de respect,
d'écoute,
avais-tu pu agir de cette façon ?

Comment toi,
qui connaissais
mes failles,
mes fragilités,
mes traumatismes,
mes reconstructions
précaires,
avais-tu pu te conduire ainsi ?

Toi que j'aimais,
en qui j'avais
entièrement
aveuglément
confiance ?

Toi,
à qui j'avais donné
mon corps,
mon cœur,
mon âme,
mon esprit ?

Pourtant,
que je sois d'accord ou non,
c'est arrivé.
Point.

Il n'y a pas de retour possible.

Cette lettre n'est pas une proposition
de discussion,
de négociation,
de dialogue,
de paix,
et
surtout pas
de pardon.

Car, vois-tu, je ne te pardonnerai jamais.

Je n'ai pas envie que tu me racontes
ta version des faits.
Je n'ai pas envie de t'écouter dire que
c'était un malentendu,
tu ne te rendais pas compte,
tu ne t'en souviens plus,
j'avais l'air d'accord,
j'exagère,
je ne me suis pas assez défendue,
c'est de ma faute,
j'ai tout inventé.

Que j'aurais dû y aller
avec les dents
avec les poings
avec les ongles.

Te crever les yeux
avec mes pouces.

Te casser les doigts.
T'arracher la carotide.
T'ouvrir les lèvres.

Je ne pouvais pas
car c'était ton visage
que j'aimais tant
penché sur moi.

J'étais prisonnière
comme les manèges qui tournent, tournent,
tournent
dans lesquels on ferme les yeux
pour ne plus voir se mêler
les sons, les couleurs et les images,
dont on ressort
étourdi·e
jambes en coton
cœur au bord des lèvres.

Voilà,
ton visage au-dessus de moi,
c'est un manège.
Moi, je ferme les yeux
parce que tout se mélange,
j'ai peur de chuter en vol,
de m'écraser au sol,
de ne jamais m'en relever.

Je ferme les yeux
Je te laisse te repaître
de mon corps
ouvert.
Tu voulais des réponses,
maintenant,
tu sais.

Je ne veux pas savoir
ce que tu en feras.

Pour ma part,
je ne projette pas
de te menacer
de te faire du mal,
je veux juste
tirer un trait.

En réalité,
dans une société comme celle-ci,
tu le sais aussi bien que moi,
il n'y a rien que je puisse faire.

Je ne veux pas qu'on soit en contact,
que tu me parles,
m'écrives,
me téléphones,
viennes chez moi,

me répondes,
me poses des questions,
me donnes ton avis,
me réclames des mots
ou m'imposes les tiens.
Tu m'as dit
que tu me souhaitais
d'être heureuse.
Je ne peux pas te rendre
ce souhait.

J'espère que tu changeras
que tu deviendras
quelqu'un d'autre
n'importe qui.

M.

3 avril

Je clique sur « envoyer »

Je vais vomir.

Sur le carrelage blanc,
je regarde les formes au plafond
de monstres, de fumée, de fuite.

5 avril

Message lu

Voilà,
tu sais
que tu es un monstre.

C'est ton tour
de ne plus être
tout à fait
humain.

9 avril

Il n'y a même pas de questions à se poser.
Il savait ce qu'il faisait.
Il te connaissait.
Il en a profité.
Vu à 9:06

C'était très courageux
de lui écrire.
J'espère que ça t'aidera
à te libérer
à guérir.

Ce qu'il en pensera
n'a aucune importance.
Vu à 12:36

Je ne lis aucune
haine
violence
dans ce que tu écris.
Plutôt de la déception
de la résignation.

La violence
(immense)
que je sens
est celle des faits
bruts
de ce qu'il t'a fait.
Vu à 18:47

Tu n'es pas coupable et
tu ne lui appartiendras jamais.
Vu à 21:32

10 avril

Je te vois
la nuit
à l'instant
où la lumière
s'éteint

Alors
je dors
avec des étoiles
collées au plafond

Même toi,
tu n'es pas plus
fort
que les étoiles.

11 avril

Je me demande comment tu gères
ton ego
en morceaux

Est-ce que tu vois
mon visage,
quand tu t'endors ?

Est-ce que tu te remémores
ma façon de respirer
comme un serpent
qu'on écrase dans son poing ?

Tes éclats de plaisir,
de désir,
de chaleur
de fin d'été ?

Le froid
de mon corps ?
(Comme j'avais froid)

Est-ce que tu m'entends
quand tu t'endors ?

Est-ce que tu arrives
encore
à t'endormir ?

13 avril

J'écoute les autres me parler de
« ça ».
Les autres ont beaucoup à dire sur
« ça ».

Tellement qu'il ne me reste plus d'espace
pour parler à mon tour.

G. m'explique,
une chope posée devant lui,
gestes de main à l'appui

Il a une amie :
il lui est arrivé
« ça »
il y a 29 ans.

Alors,
elle n'a plus connu d'hommes
elle ne veut plus qu'on la touche
depuis 29 ans.

Toute une vie
plus longue
que la mienne.

29 années
de saisons dissolues

Hivers
aux odeurs
de pin, de miel
aux silences de neige

Dimanches à regarder la pluie
couler
sans fin

Printemps
à écouter la forêt
un carnet à la main

Nuits d'été
à étoiles filantes

*Une fois, tu sais,
j'ai vu 12 étoiles filantes
se suivre*

Ronronnement
du ruisseau

29 années

Est-ce que moi,
je me souviendrai encore de toi
dans 29 années ?

15 avril

On m'a dit d'attendre.

Alors,

je coupe

je dénoue

je détricote

je découpe du temps

J'attends

J'attends

J'attends

Je voudrais aller dormir
dans le tronc d'un arbre,
dans l'âtre d'un feu,
dans le creux d'une vague,
dans le souffle du vent

16 avril

Quand mon ami
amour
passe la porte

j'ai envie de pleurer
dans sa peau
et de voir
des morceaux d'étoiles
dans ses yeux

Je ne veux pas
te voir
dans d'autres regards

Je ne veux plus
te toucher
dans d'autres corps

19 avril

Je crois que je n'aime plus le monde

2 mai

M.,
Je crois qu'il m'est arrivé
quelque chose.

La même chose
que toi.
Vu à 6:28

Je connais N. depuis
toujours.
Quand on avait 11 ans,
elle m'a fait un dessin de nous deux,
rêveuses,
avec trois cœurs au feutre rose.

Été de nos 17 ans,
on danse sur la jetée,
buvant des bières,
écoutant les bateaux,
s'endormant sur les nuits
dans les dunes.

N. est mon amie d'enfance
si lointaine.

Je décroche sur les marches ensoleillées,
face aux pommiers,
aux coquelicots.
J'écoute son souffle
sangloter

Je l'entends raconter
un autre que toi
qui l'a disloquée
comme moi

Je voudrais être
une consolation
mais je ne connais
aucun mot
qui puisse recoudre
les coups de couteau
de cette nuit-là.

11 mai

Mes cauchemars sont
si limpides
qu'en me réveillant
je pourrais

toucher
la forme
de la nuit
la texture
de mes cris

puis
me rouler
dans la lumière
de la lune
me rendormir.

15 mai

Je crois que j'aime
encore un peu
finalement

que je veux encore un peu

la lumière du matin
sur un visage

des lèvres sur mon front
le dimanche soir

un souffle tiède
contre ma joue
en m'endormant

l'odeur douce et cotonneuse
au creux du cou
de mon amour

et ses mains d'oiseau
sur mes hanches

Je veux croire
qu'on peut aimer
sans faire mal.

28 mai

J'ai croisé C.

C. m'a dit
à demi-voix

Encore !

quand j'ai avoué que je ne rêvais
que je ne rêvais que de toi.

Tu penses encore à ça !

4 juin

Un jour, je le sais.

Un jour, j'irai raconter
en posant mes mains
bien à plat sur la table
pour les empêcher de trembler

Je serrerai les dents pour supporter
les questions
les interrogations
les répétitions

supporter d'avoir été
une très mauvaise victime
trop découverte
trop aimante
trop vivante

Je ferai taire
enfin
la petite voix
que j'entends partout
la petite voix
des murs, des photos, de la radio
la petite voix qui chuchote

C'est ta faute
C'est ta faute
C'est ta faute

S'appeler, enfin, soi-même *victime*.

5 juin

Je n'ai plus envie.

Je crois que je n'aurai plus envie
pendant longtemps
pendant des années.

8 juin

Histoire de sororité

J'ai donné mon histoire
à d'autres

et d'autres maintenant
portent ma parole
à tes proches
à ton cercle
à ta ville
en catimini

pour que les filles autour de toi sachent
que ton lit
est un gouffre
et tes mains
des vierges de fer.

12 juin

En réalité,
j'ai beau chercher fouiller
réfléchir mélanger
dans ma tête les idées
comme des lettres de Scrabble.

Je ne trouve aucun mot
pour dire la peine béante
constante

quand je m'allonge dans l'herbe
quand je sens la pulsation
de la terre sous mes doigts

quand je regarde Nantes
le soir
les fenêtres qui dansent
en s'allumant une à une

quand je me fais un nid
de tasses de thé, de livres.

Ronronnement des pages
qui se tournent.
Bruissement des bougies
qui se consomment.

J'ai en moi l'odeur de brûlé
d'une terre
sur laquelle rien ne pousse

Je voudrais
dire crier pleurer gémir
mais je n'aurais aucun mot
pour expliquer

la déception
brûlante

la peine
glacante

la colère
saignante

Je voudrais hurler de douleur
Laisser sortir ma peur panique
de n'avoir jamais plus confiance
en personne

D'être seule
toute ma vie
avec toi
sur moi.

D'être détruite
irréparable

Je cherche toujours
comment te survivre

15 juin

J'ai peur
du moment
où je serai
nue
à genoux
devant un amant.

J'ai perdu
la beauté blanche
la beauté nue
la beauté tremblante
de la découverte
de l'autre

J'ai peur de l'instant
où il m'observera
et découvrira
qu'il n'y a plus rien
en moi

18 juin

Où va
tout le temps que j'ai perdu
à te survivre ?

Est-ce qu'il est enfermé dans un tiroir,
déçu de ne pas avoir vécu ?

Où va
tout l'amour
que j'avais pour toi ?

Est-il quelque part
à me rédiger une lettre d'excuse ?

Où va l'avenir
que je nous voyais
dos à dos
mains entrelacées ?

Est-ce qu'il est parti,
à la recherche d'autres amoureux ?

Où vont les rêves
que j'ai oubliés
après toi ?

Est-ce qu'ils hibernent,
cachés au creux d'un arbre ?

Où va le vent
qui m'a enveloppée
et qui est parti,
chargé du souffle,
du goût de ma peine ?

21 juin

Je bouillonne
je ne sais juste pas
pourquoi

Parfois, je me crois
vide
ou
morte

Mais en réalité
je suis si pleine de rage
que tout le reste
se consume

23 juin

Je n'arrive pas à croire
qu'il y a quelque chose
après toi

26 juin

J'ai vu R.

À 16 ans,
nous nous glissons dans les coulisses des concerts
pour discuter avec les musiciens

Nous buvons
des mélanges de rhum et de piment
allongées sur les trottoirs
l'hiver

Nous dormons
dans les champs
en évitant
le futur.

Je l'aime
parce qu'elle est une preuve continuelle
que la vie est belle

Maintenant, R. est une adulte
si vivante
que je lui suis reconnaissante
d'exister
chaque jour

R.
rougit
blêmit
quand je lui parle
de toi.

Puis,
elle
raconte
qu'elle a été
petite,
il y a longtemps.

Il y a longtemps
un homme est entré
a attaqué
a essayé
de dévorer
l'enfant
qu'elle a été.

Tandis que le secret de R.
tombe
à ses pieds
la laissant
plus vivante
que jamais,

il m'apparaît
qu'entre toutes,
la vraie raison,
la bonne raison,
de parler,
de donner ton nom,
de déposer plainte
aux yeux de tous
contre toi
au nom de la loi,
elle est ici :

pas par haine
pas par vengeance
pas par justice
certainement pas
par quête
de sécurité
mais par amour

Par amour
pour
elle
elles

Par amour
pour celles
qui ne peuvent pas

parce que les agresseurs sont trop
puissants,
invincibles,
connus,
âgés,
morts

parce qu'elles-mêmes sont trop
abîmées,
en danger,
ineffables,
jeunes,
mortes.

Je voudrais parler
pas pour moi
mais pour les autres
pour les protéger.

Comme celles
qui ont parlé avant moi
m'ont libérée

1^{er} juillet

Quand je vois
mon amour

je fonds devant
les rides d'oiseau
au coin de ses yeux
qui dessinent
des chemins
des rivières
des cimes

Je me dis que moi,
je ne serai jamais
vieille
puisque je suis déjà
morte

3 juillet

Je rêverai encore
après toi

d'oiseaux
d'étoiles filantes
et de ruisseaux

Je survivrai
sans que tu me voies

Je ne peux plus parler
aux hommes
après toi

Alors je parle
aux cyprès
aux piverts
aux écureuils
aux coquelicots

Quand je m'allonge en forêt
j'observe le ciel
les dragons,

les châteaux,
les chansons,
dans les nuages

J'essaye d'oublier que le ciel
a la couleur
de tes yeux

de tes yeux très bleus
au-dessus de moi.

6 juillet

Parfois, je voudrais interpeller les gens dans la rue,
les saisir par la manche,
les tenir par les épaules,
et dire :
« C'est horrible, vous ne trouvez pas ? »

Mais non.

Le viol a cela d'étrange :
c'est une domination
commune
que connaissent tant
de femmes
d'enfants
mais ça ne peut être
qu'une tragédie
personnelle
qui nous isole
loin chacun·e les un·es des autres

Victimes qui ne peuvent même pas porter ce nom.
Bourreaux qui s'ignorent.

9 juillet

Les derniers jours
de juin,
je suis allée
dans un centre
d'aide aux
victimes.

J'ai du mal
à m'habituer à ce mot,
« victime »,
j'essaye de le répéter
dans mes pensées
pour l'apprivoiser

Elle a écouté

Elle a rassemblé
ses dossiers, ses papiers, ses cheveux,
et m'a dit :

*La police vous malmènera
mais vous savez ce qui s'est
vraiment
passé*

*Alors, c'est à vous de résister
de porter cette histoire
qui est uniquement vôtre*

*C'est à vous de les empêcher
de la transformer.*

*Ils ne voudront peut-être pas
vous croire*

*Ils voudront peut-être
vous faire
peur
mal
douter
taire*

*mais ils ne pourront pas
déformer
morceler
la vérité*

*La vérité existe
hors de vous*

*Vous n'êtes que
sa messagère.*

*Ils ne pourront
rien
vous arracher
si vous
tenez bon.*

Tenez bon.

*Vous êtes intouchable
inatteignable*

*Vous avez
la mémoire
de ce soir-là
de cette chambre-là*

*Ils n'ont rien
que votre voix
qu'ils voudront écraser
du talon*

Tenez-leur tête.

*Ils ne pourront
vous obliger à mentir
médire
que si vous les laissez faire*

Ne les laissez pas faire

*Ils ne pourront vous faire taire
que si vous cédez*

Ne cédez pas.

Il est curieux
d'entendre
qu'elle me prépare
à parler
comme elle me préparerait
à une séance de
torture.

Et je suis prête.

10 juillet

La veille
d'aller raconter
enfin
que tu m'as

j'avais si peur que
je sentais à nouveau
tes mains
sur moi

J'écoutais
sans comprendre
les questions
qu'on me posait

Le vide
me fixait
figé

J'espérais que ma peur
partirait
sur la pointe des pieds
en s'excusant
si je faisais la morte

Il me semblait
qu'en bougeant,

je casserais
un rouage
en moi
définitivement

et que je resterais
à jamais
bloquée
dans un corps
catatonique
à tambouriner
pour essayer de sortir

Les mots ont fini par glisser
âcres, acérés, tranchants
de ma bouche

Ils échouaient à raconter
la peur délirante
que j'avais de toi
mais surtout de moi
de ma honte,
de ma douleur
que j'allais exposer
au grand jour
à la vue de tous·tes.

Tout à coup,
j'étais à nouveau

enfin
dans mon corps
assise dans la cuisine
devant une assiette
que j'étais incapable de manger

Pleuvaient
à grosses gouttes
les larmes
coincées dans ma gorge
depuis dix mois
le long de mes mains
de mon visage

Silence de ces larmes
de douleur
qui coulent seules.
Il semblait que la pluie
commençait à réparer
enfin
le lien
entre mon corps dissocié
et mon esprit disloqué.

Que je pleurais
celle que j'avais été avant
celle que j'étais maintenant

Mais que ces deux-là
n'étaient plus des ennemies,
mais des sœurs
sous le même toit :
mon sang
ma peau
mes côtes
ma chair

11 juillet

Je suis allée
au commissariat
en me demandant
s'il était possible
de devenir folle
à force de peur

Ma vue se brouille.
Mon cœur essaye
de fuir
ma poitrine.

Je compte mes pas
et me tiens aux bancs
pour m'empêcher
de m'effondrer
de m'écrouler

Quand je me présente
à l'accueil
je dis
d'une toute petite voix
une voix d'oiseau

Je viens porter plainte pour viol.

Les yeux
du policier
se figent.
Il est très jeune.
Il pourrait être
mon petit frère
il pourrait être le tien

Il prend note
me propose d'aller
en salle d'attente

Il m'y rejoint
s'excuse
il a oublié de me demander
il a besoin

pour le dossier, vous comprenez

de connaître

la nature du rapport

Il revient
une seconde fois
pour savoir

la date

Me voilà
à raconter que tu m'as
dans la salle d'attente
d'un commissariat nantais
un jeudi matin
d'été

J'ai
attendu
attendu
attendu

une heure trente
à sentir mes pensées
cogner contre mes tempes
à avoir envie d'arracher
mon cerveau
de ma boîte crânienne
mon esprit
par lambeaux entiers

Enfin,
il m'a reçue
dans un bureau clair
avec un tableau en liège

Durée ?

Deux heures environ.

Sa voix devient sèche
résonne contre les murs
ses mains s'agitent
et claquent

C'est pas possible !

Si.

Mais non !

Si...

*Je le sais puisque
j'y étais.*

Pourquoi vous n'avez pas crié ?

Je dormais.

Mais après !

Je ne sais pas.

Moi, je suis désolé, mais je comprends pas.

Mais il n'y a rien à comprendre.

*Non, mais vraiment
comment voulez-vous
que je traite ça ?
Pourquoi vous ne venez
que maintenant ?
C'est pas clair, votre histoire.*

Je repense à la chambre 101 de 1984
J'ai l'impression qu'un rat
grignote mes poumons
et je me demande si je tiendrai
plus longtemps
que Winston Smith

Est-ce que vous l'avez repoussé ?

Oui.

Vous êtes sûre ?

Oui.

Et pourquoi il ne s'est pas arrêté ?

Je ne sais pas.

*Bon
heureusement que
vous avez essayé de vous
débatte
quand même.
Je vais pouvoir prendre
la plainte.*

Je pleure
comme si un océan
s'était installé
dans mon ventre
les vagues débordent
de mes yeux
le tonnerre
fait trembler
mes mains
les éclairs
sont des flashs blancs
devant mes yeux

*Par contre, il va falloir arrêter de pleurer
autant
Je comprends rien à ce que vous dites*

Alors je raconte

*Vous vous répétez
On n'avance pas*

Alors, il note

*C'est trop long
ce que vous racontez
on s'y perd*

Je trébuche sur les mots

*Il était où, à ce moment-là ?
Il était quelle heure ?
Vous avez fait quoi ?*

Je m'écorce sur mes souvenirs

Vous vous contredisez

Les pans manquants
de ma mémoire
sont des trous béants
dans lesquels il essaye
de me faire chuter

*Sérieusement ?
Vous pouvez pas avoir oublié !*

Je hausse la voix
Je montre les crocs

*J'ai besoin de comprendre
vos réactions
pour rendre votre récit
crédible
auprès du procureur*

Colère
dans sa voix

Mais pourquoi
est-elle dirigée
contre moi ?

Je sors du bureau
en me concentrant
pour mettre un pas
l'un devant l'autre.

Le bras de
mon amour
est une ancre

Sur un banc,
devant le poste,
je suis
une plaie à vif
un sanglot.

Un fantôme

Un fantôme parmi les vivants

14 juillet

Parfois,
mon reflet me chuchote

*Tu es tellement habituée
au goût de la souffrance
que tu paniques
dès que la vie commence
à te laisser entrevoir
une autre saveur*

*Fais gaffe,
tu es tombée amoureuse
de ta douleur*

15 juillet

J'ai discuté aujourd'hui
avec une fille que tu as connue
avant moi
que tu as cabossée
avant moi

Je me dis que les filles
que tu as aimées
sont plus belles que toi
sont belles
malgré toi

*Tu sais,
tout le monde se doute
qu'il déconne avec les filles
parfois*

16 juillet

J'ai rencontré le médecin
légiste
Je pensais qu'il s'occupait
des morts
Il s'avère qu'il s'occupe surtout
des vivants

Même des vivants qui ne savent plus comment
cesser d'être morts

Une inflexion
calme,
dans sa voix,
ne compatissait pas,
ne s'apitoyait pas,
constatait
et surtout, je crois,
comprenait.

Des mots comme les miens
dissonants,
hésitants,
trébuchants,
il en entendait
toute la journée
pour raconter
strictement
la même histoire.

À cet instant,
mon récit n'était plus individuel
mais pluriel.

De cette multiplicité
naissait,
non pas de l'indifférence,
mais du respect.

J'ai serré sa main
et j'ai dit

Merci de m'avoir reçue

Il a répondu

*Non,
merci à vous
d'être venue.*

*Chaque victime qui parle
nous donne une chance
de faire du monde
un endroit plus juste.*

*Comprendre
qu'il vous a fait du mal,
qu'il n'aurait pas dû
pouvoir
couper, rompre, fuir,
le confronter,
puis
enfin
le dénoncer
raconter
ce qui est arrivé
c'est un tel chemin.*

*Je pense
que vous revenez
de très loin.*

17 juillet

M. m'a dit

*Je ne pensais pas que
c'était si dur
d'être une femme*

Je voulais lui répondre
que la vie à travers nos yeux
est un film d'horreur
que nous savons faire
des poings américains
avec nos clefs
marcher silencieusement
pour vérifier
les souffles derrière nous

changer de trottoir
en sentant
des pas collés aux nôtres.

Survivre.

Nous sommes très fortes à survivre.

18 juillet

Je me demande
ce que tu as ressenti
quand tu m'as

Est-ce que tu pouvais
sentir entre tes mains
ce qui m'échappait ?

Sentir mon cœur
s'affoler

Sentir s'enfuir
tout ce que j'étais
tout ce que j'aurais pu être

Des possibilités
infinies de plaisir
d'envies
de joies
broyées
sous tes doigts

19 juillet

Je deviens méchante,
je crois.
J'ai envie de mordre.

J'ai envie de dévorer
quand je vois la pitié
sur les visages.

Et plus que tout
j'ai envie de rire
amèrement
quand j'entends :

*Faibles,
fragiles,
faciles,
lâches*

Parce que je sais
qu'à notre place
les mêmes
tomberaient en morceaux,
en poussière.

21 juillet

J'ai tatoué
une maison hantée
sur ma cuisse
un mantra
à côté de mon cœur.

Je me fabrique
un corps
que tu ne verras pas

un corps
dissous
dissolu
qui sera le mien
à nouveau.

29 juillet

Je voudrais réussir
à comprendre
accepter
enfin
que je ne peux pas
te fuir
parce que tu es avec moi
tout le temps
partout où j'irai

et qu'il faudra bien que j'arrive
à vivre
avec ton souvenir sur moi.

Parfois, il me semble
qu'il n'y a que de la nuit en moi
sans plus d'étoiles
de vent
de cigales

un silence de fin de monde
le silence d'Eliot

*This is the way the world ends.
Not with a bang but a whimper.*

1^{er} août

Comment leur dire
comment leur dire
que je voudrais parler
de toi
toute la journée.

10 août

Il y a
enfin
des êtres
des corps que je veux serrer
contre le mien
après toi
malgré toi.

Je voudrais dormir contre
eux
elles
n'avoir jamais peur
dans leurs bras
mais juste, confusément,
une envie de pleurer
de soulagement

11 août

Hier

j'ai passé deux minutes

120 secondes

sans penser à toi

sans avoir peur de toi

15 août

Je sais qu'un jour
j'existerai
sans ton empreinte
sans tes doigts
souples
de serpent
posés sur moi

Je sais qu'un jour
ton souffle chaud
ton odeur de viande
sera un souvenir
sur ma peau
mais qui ne pèse plus
sur mes épaules.

Un passé
plus qu'un perpétuel présent

16 août

Avant toi
j'étais poly-
amoureuse

J'aimais tant et tant
que je voulais aimer plusieurs vies
plusieurs temps
plusieurs cœurs
bouillonnaient en moi
plusieurs voix
toutes prêtes à
toucher
désirer
protéger

Avant toi
j'étais bi-
sexuelle

J'aimais tant et tant
que je voulais aimer les filles
et les garçons
et tous·tes
celles et ceux
qui sont les deux
ni l'un·e ni l'autre
j'avais tant de place
que j'existais sans fin.

Maintenant,
c'est si petit
étroit
froid
à l'intérieur
personne n'y tient
pas même moi.

Maintenant
je suis
je crois
dés(abus)-
sexuelle

18 août

J'aimerais t'envoyer du courage
mais tu en as déjà tellement

Respect et robustesse.

Vu à 15:30

19 août

Je me souviens
quelques jours
après le 8 septembre

une amie d'amie d'amie
(les liens vont vite
dans ces histoires
où les corps meurtris des femmes
sont un peu les miens
et leurs histoires
un peu les miennes)

Cette amie d'amie d'amie
est malmenée
par un homme
qui croit qu'une blouse blanche
lui donne le droit
de tordre les corps
comme du métal

L'amie d'amie d'amie
tremble, claque des dents
pose des questions de douleur, de droit, de justice,
veut
se plaindre
mais à qui ?

Je lui dis
Rien n'est ta faute
surtout pas ça

Elle m'écrit :

Tes mots
sont de l'alcool sur une plaie
qui brûle, lave et cautérise

Tes mots m'enlèvent un poids énorme

Pas un instant
je ne fais de liens
entre son corps à vif
et le mien
qui part en miettes

20 août

La façon
dont les hommes parlent de nous
m'étonne

Je l'ai fait craquer.

Faire craquer
comme faire céder
faire subir

Je l'ai prise.

Prendre quelque chose
être objet
et jamais sujet

Elle aime ça.

Comme si tu parlais d'un animal
dont tu flatterais l'encolure

25 août

Cette nuit-là
pour la première fois
tu n'étais plus là

Dans mon lit,
il n'y avait plus que
lui
et moi

30 août

Elle m'a dit
qu'elle avait
tant l'habitude de penser
que nous sommes des proies
qu'elle avait fini
par devenir
son propre
prédateur

Je sens sur sa peau
les cicatrices
rigoles
chemins
tranchées
qui racontent
que la guerre
n'est pas vraiment
finie

Ses cicatrices
comme autant de batailles
auxquelles elle a survécu

Je la vois
la nuit
faire corps
avec ses souvenirs

1^{er} septembre

S.

larmes aux yeux,
serre
sa pinte de bière
entre ses mains
et me dit

*J'aurais voulu avoir
ton courage*

Je pense

*Chaque personne qui a survécu
a un courage
d'oiseau
dans la tempête*

8 septembre

J'ai relu
ce que j'ai écrit
il y a un an
le lendemain du jour où tu m'as

J'ai envie
d'écarter les pages
pour serrer contre moi
la fille d'il y a un an
qui écrit

C'est pas grave
Ne t'inquiète pas

Un jour,
je me glisserai de l'ombre
de ma mémoire
et je vivrai
le plus fort
le plus intense
le plus vrai
possible.

9 septembre

J'ai écrit
et j'ai posté
sur Facebook
une lettre
(ouverte)
(impudique)
que je ne t'enverrai jamais

*Voilà,
aujourd'hui,
ça fait un an depuis que tu m'as*

C'est un drôle d'anniversaire, quand même.

*Il y a un an,
je suis venue chez toi
en début d'après-midi,
ta copine m'a proposé un thé,
on a discuté de tout et rien,
puis, on est allés faire des courses
pour la soirée à venir.*

*J'aimais bien passer mon bras au tien
quand on marchait,
tu étais pile à la bonne hauteur,
ça avait quelque chose de rassurant,
je sentais tes cheveux bruns
chatouiller ma joue.*

*En début de soirée,
je suis sortie voir une amie de longue date,
perdue de vue depuis des années,
retrouvée par le hasard de toi et elle
dans la même ville
Elle portait un collier bola qui tintait
joliment
contre son ventre arrondi.*

*Elle s'amusait que j'aie plusieurs amoureux,
m'a dit qu'elle espérait me recroiser
une prochaine fois que je viendrais
te voir.*

*Il n'y a pas eu de prochaine fois,
je ne l'ai pas revue.*

*Je me souviens très bien
de ce jour-là,
comme les gens qui peuvent décrire
très précisément les quelques minutes de calme
avant la tempête.*

*Quand je suis rentrée
chez toi,
j'ai bu de la Guinness et
je suis allée dormir.*

*Je ne pensais pas que tu avais un faible
pour les belles
au bois dormant.*

*C'est peut-être à cause de toi
que je ne raconte plus
aux enfants
de contes
avec des princes charmants :
plutôt des histoires où
la princesse
va tuer les dragons
toute seule.*

*Depuis un an,
je n'aime plus tellement
la Guinness,
ni les hommes aux cheveux bruns.*

*Je lis beaucoup Virginie Despentes
et Lola Lafon,
sans savoir si ça me console
ou si ça empire
ma mélancolie.*

*Mais il faut lire Virginie Despentes,
surtout les jours de révolte
et Lola Lafon,
surtout les soirs où on se sent
étranger·ère au monde.*

*J'ai souvent décortiqué
cette histoire :
à des ami·es,
à des amours,
à des soignant·es,
dans un commissariat.*

*Les ami·es / amours m'ont aid(m)ée
du mieux qu'ils et elles pouvaient,
les soignant·es m'ont permis
de sauvegarder une partie
non négligeable
de ma santé mentale,
la police m'a cassée
en morceaux.*

*La première fois
que j'ai commencé à comprendre
que tu m'avais
J'ai pensé :
Je n'ai pas le temps pour ça.
Ça semble étrange
de l'avouer maintenant,
un an après
(20 ans dans ma tête)*

*Pourtant, c'était juste :
je n'avais pas le temps pour
ça.*

*Parce qu'on ne l'a jamais,
finalement,
parce que la vie nous happe,
entre les rêves qui s'étiolent
ou s'agrandissent,
les journées à animer,
visite-guider,
tableaux-exceler,
les soirées à refaire le monde
entre ami·es ou amoureux·ses,
les nuits qui tombent à 17 heures
en hiver,
et
l'odeur du thé aux épices
le dimanche soir.*

*Rajouter un viol au milieu de tout ça,
merci mais non merci.*

*Le temps qu'on passe
à vouloir arracher
des pans de sa mémoire,
c'est du temps qu'on ne passera pas à
aimer,
rire,
lire
ou faire de la compote de pommes.*

*D'ailleurs,
si je devais résumer*

*le propre d'un traumatisme
en une idée
ça serait celle-ci :
du temps volé à notre légèreté.*

*Voilà,
ça fait un an
pile
aujourd'hui,
cet après-midi j'étais assise
face à la mer,
adossée à une falaise,
avec le cri des mouettes,
l'odeur des embruns,
le soleil se reflétant
sur les vagues.
J'étais bien.
J'étais présente.
Je suis vivante.*

*Un an,
365 jours,
quatre saisons,
une démission,
un certain nombre de bières,
des dizaines de livres,
deux ruptures,
des voyages en Alsace, en Normandie, en Bretagne,
à Paris, à Bruxelles,*

*quelques nouveaux et nouvelles ami·es,
deux livres en cours d'écriture,
deux tatouages,
un festival,
585 tasses de thé.*

*Quatre saisons : c'est important.
Je ne suis pas très spirituelle,
mais si je l'étais,
mes croyances s'ancreraient
dans le temps, la terre, la mer, les forêts*

*Quatre saisons,
ça veut dire que je t'ai survécu
durant un cycle :
un automne sans lumière,
un hiver engourdi,
un printemps en éveil,
un été trop grand*

*Quatre saisons : je t'ai survécu une année entière,
ça veut dire que je survivrai aux suivantes.*

Sous la lettre, j'ai rajouté :

*Ici finit mon silence,
celui qui nous dénature
et ronge nos personnalités,
celui dans lequel on s'enlise*

*quand on est né·e du mauvais côté
des dominations,
dans lequel on s'abîme quand on s'est
simplement trouvé·e
au mauvais endroit,
au mauvais moment.*

*Il est impossible,
en réalité,
de parler de cette année
à celles et ceux
qui ne l'ont pas vécue
(tant mieux),
je conclurai donc simplement :
je sais ma génération friande
de films de combats,
de séries de super-héros
Ne cherchez plus :
les guerrier·ères sont déjà
tout autour de vous,
ce sont les survivant·es
des horreurs que cette société laisse
si nonchalamment
arriver.*

Remerciements

Merci à Alexandre, Anaëlle, Barbara, Christian, Clothilde et Lila pour leurs attentives relectures et leurs précieux conseils.

Merci aux personnes qui ont été présentes durant cette étrange année.

Ce livre aurait été très différent sans l'intervention d'Adèle Haenel à *Médiapart* le 4 novembre 2019. Merci à elle.

Ce recueil a été écrit en écoutant :

Cigarettes after sex – Album éponyme

Life is Strange – Bande originale

*The End of the F***ing World* – Bande originale

Sufjan Stevens – *Carrie & Lowell* // « Mystery of love »

Pomme – *Les Failles cachées*

Léonard Cohen – Playlist personnelle

Dépôt légal : juin 2021

Achevé d'imprimer en France en juin 2021
par La Nouvelle Imprimerie Laballery.

N° d'impression :
La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire
du label Imprim'Vert.



~~5 avril~~

Message lu

Voilà,
tu sais
que tu es un monstre.

C'est ton tour
de ne plus être
tout à fait
humain.

*Après des études de lettres, **Marine Peyrard** travaille durant quelques années dans l'éducation populaire et le secteur culturel : elle est bibliothécaire en maison d'arrêt, modèle vivant en école d'art, organisatrice d'événements autour du livre, animatrice d'ateliers d'écriture... Vivant désormais dans la campagne bretonne, elle se consacre à ses activités d'autrice et de photographe. Féministe queer, son travail artistique questionne la façon dont la société occidentale façonne les vies et les corps des femmes et des personnes LGBTQI+. Ce premier recueil profondément engagé est autobiographique.*

